même disparaissent. Dans cette optique, ce qui intéresse Needham, ce sont les processus et leurs devenirs, et comment — plutôt que pourquoi — ces processus ont suivi tel ou tel développement et par quels mécanismes (p. 18). Cet intérêt de recherche coïncide également avec celui des anthropologues, qui tentent de comprendre comment les mondes sociaux se transforment.

Dans son projet S.C.C, Needham a posé deux questions principales, connues sous le nom de « problème de Needham », constituant l'impulsion pour sa conception de S.C.C et faisant partie d'une vaste et complexe énigme historique. La première question consiste à savoir pourquoi, malgré l'avance initialement prise par la Chine pendant les quatorze siècles précédant la Renaissance tant sur le plan économique que dans le domaine scientifique, c'est l'Occident qui a inauguré le passage à la « science moderne ». Et le second problème est qu'entre le II^{e} siècle avant J.-C. et le VI^{e} siècle de notre ère, la Chine était beaucoup plus efficace que l'Europe dans l'application de la connaissance du monde naturel à des fins utiles (p. 53). Dans ses dialogues avec Gazagnadou, Needham évoque le déroulement de son œuvre S.C.C, ainsi que le contexte du développement des sciences et des techniques dans la Chine antique et médiévale et sa distinction avec l'Europe (chap. III). Needham souligne que pour tout problème, il est important de s'interroger sur la structure économique et sociale et la situation historique correspondant au problème (p. 78). Il est donc tout à fait conscient des différences entre les voies et les circonstances du développement scientifique en Chine et en Europe. Par exemple, les sciences en Chine servaient principalement à l'État et étaient considérées, dans ce cas, comme orthodoxes par la bureaucratie des fonctionnaires érudits, tandis que celle-ci a fait de la Chine une société homéostatique et cybernétique, ralentissant et parfois inhibant le progrès des sciences et des techniques. De plus, le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme ont largement influencé la pensée scientifique chinoise. De fait, il y a davantage de facteurs contribuant aux distinctions entre la Chine et l'Europe, mais par manque d'espace, Needham n'est pas entré dans les détails lors des entretiens.

Dans l'ensemble, ce recueil d'entrevues nous donne un aperçu concret de la vie et de la pensée de Joseph Needham. Il passionnera tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre de Needham et à l'histoire des sciences et des techniques chinoises.

Zhen Qin
Écoles d'études sociologiques et anthropologiques
Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario), Canada

Godelier Maurice, 2019, *Fondamentaux de la vie sociale*. Paris, CNRS et De vive voix, coll. « Les grandes voix de la recherche », 96 p.

Maurice Godelier est sans conteste l'un des anthropologues français les plus connus. Son œuvre, qui s'appuie sur plusieurs années d'enquête de terrain auprès d'un peuple de Papouasie-Nouvelle-Guinée, les Baruya, constitue, en effet, un apport majeur à la discipline, au point de l'avoir distingué, en 2001, de la médaille d'or du Centre national de la recherche

française (CNRS), à savoir « la plus prestigieuse récompense scientifique » (p. 3) existante en France. Dans ce court ouvrage, publié au sein d'une collection qui offre la parole aux lauréats et lauréates de cette médaille, Maurice Godelier retrace ainsi son parcours de recherche tout en dressant « une sorte d'inventaire » des « résultats » et « découvertes » qu'il a mis au jour et qui possèdent, selon lui, « un intérêt » à la fois pour l'anthropologie et pour les autres sciences humaines et sociales (p. 5).

Après une introduction (p. 5-10) où il revient sur sa formation et sa double « émigration intellectuelle » (p. 7), de la philosophie à l'économie puis de l'économie à l'anthropologie, Maurice Godelier déploie sa thèse centrale : quel que soit les contextes socioculturels et sociohistoriques dans lesquels ils s'inscrivent, « les rapports sociaux » (p. 11-19) sont structurés par « des invariants » dont l'existence ne s'explique pas « par diffusion d'une société à l'autre » (p. 12) mais par celle d'une « nature humaine » (p. 20-33) qui, sans renvoyer à « une définition close » voire à « une essence », doit plutôt être envisagée « comme une série de préconditions (biologiques, historiques, etc.) permettant à un être humain d'exister » (p. 21). Celles-ci sont plus exactement au nombre de cinq : 1) « un individu n'est jamais à l'origine de lui-même », « il est né d'un homme et d'une femme qui lui ont donné son corps et son sexe » ; 2) « un individu ne survit pendant les premières années de son existence que grâce aux soins d'autres humains, des adultes en général, ceux qui l'ont mis au monde ou qui l'ont adopté » ; 3) « un individu naît toujours à une époque et au sein d'une société qu'il n'a pas choisies » (p. 22) ; 4) « un individu, parce qu'il est doté génétiquement de la capacité d'émettre et de comprendre des signes qui font sens pour lui et les autres, comprend d'abord puis parle ensuite la langue utilisée par ses parents » (p. 23) ; 5) « un individu », enfin, « naît et grandit dans un groupe qu'on appelle habituellement une famille. [...] Il appartient [aussi] à un groupe social (un clan, une caste, une classe sociale) marqué d'un statut plus ou moins positif ou négatif au sein de sa société » (p. 23-24).

Au fil de sa carrière, c'est finalement à la documentation et à l'analyse des invariants associés à des grandes thématiques de l'anthropologie que Maurice Godelier s'est attaché, comme il l'explique dans les quatre sections suivantes : « les systèmes de parenté » (p. 34-55), s'articulant autour de six d'entre eux « la descendance » (p. 38-39), « l'alliance » (p. 39), « l'interdit de l'inceste » (p. 39-41), « la résidence » (p. 41), « une terminologie de parenté » (p. 41-42) et « un ensemble de représentations du processus de fabrication des enfants » (p. 42) ; « le don » (p. 56-60), auquel il est nécessaire de distinguer « des choses que l'on peut donner ; des choses que l'on peut vendre [...] ; et des choses qu'il ne faut ni donner ni vendre [mais] qu'il faut garder pour transmettre » (p. 57) ; « la mort » (p. 61-70), dont la prise en charge possède « trois moments [...] universels » (p. 67) l'attitude à adopter à l'égard du mourant, la gestion du cadavre et le deuil (p. 67-70) ; de même que « l'imaginaire » (p. 71-80), cette « pensée qui se fait image » (p. 71), au sens où l'entendait Sartre, et qui se manifeste au travers de l'imaginé imaginaire et de l'« imaginé qui n'est pas imaginaire » (p. 72).

Au-delà de sa collection, cet ouvrage fait écho à des initiatives similaires laissant des anthropologues se raconter et exposer leurs trajectoires individuelles, tant sur les plans intime qu'intellectuel. On peut penser à cet égard, dans le monde francophone notamment, à la série de vidéos « Les Possédés et leurs mondes », à l'ouvrage collectif *Carrières* (Monjaret 2019) ou encore au balado « Basculement (en anthropologie prospective) ». Le lectorat connaisseur d'anthropologie y verra donc peut-être seulement une porte d'entrée sur l'intimité de ce grand chercheur, n'hésitant pas à livrer des détails personnels de sa vie, allant de la raison tragique qui l'a conduit à travailler auprès des Baruya (p. 8) aux motivations, tel qu'il l'indique en conclusion (p. 81-87), qui l'ont poussé à s'engager récemment pour l'ouverture du mariage et

de l'adoption aux couples homosexuels en France. Le lectorat peu familier avec la discipline, tout en pouvant compléter sa lecture avec un autre ouvrage de l'auteur à destination du grand public (Godelier 2007), y trouvera, par ailleurs, une synthèse claire et courte sur ces « fondamentaux de la vie sociale ».

Références

Godelier M., 2007, *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*. Paris, Albin Michel.

Monjaret A. (dir.), 2019, *Carrières*. Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre.

Nicolas Boissière
Département de sciences des religions
Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec), Canada

McCartney, L. et Gwich'in Tribal Council, 2020, *Our Whole Gwich'in Way of Life Has Changed/Gwich'in K'yuu Gwidandài Tthak Ejuk Gòonlih: Stories from the People of the Land*. Edmonton: University of Alberta Press, 776 p., cartes, illustr., index, bibliogr.

Au cours des 30 dernières années, un des principaux objectifs du Gwich'in Social and Cultural Institute (devenu, en 2016, le Department of Cultural Heritage, sous la direction du Gwich'in Tribal Council) a été de « documenter, préserver et promouvoir les valeurs, les savoirs traditionnels, la langue et la culture gwich'in » (p. 621) [notre traduction]. Sous son impulsion sont nés deux projets d'envergure : celui, d'une part, de documenter la toponymie gwich'in ; et celui, d'autre part, de garantir la sauvegarde de la mémoire des aînés gwich'in dans le but de créer une histoire collective à transmettre aux générations futures. Le résultat du premier de ces deux projets, débuté en 1992, voit son achèvement dans le Gwich'in Place Name Atlas, publié en ligne, en 2015. Quant au deuxième, il se matérialise en un ouvrage imposant, signé par Leslie McCartney, anthropologue et spécialiste de l'histoire orale.

Le matériel nécessaire à la réalisation de cet ouvrage a été collecté sur trois étés (1999, 2000, 2001) auprès des aînés gwich'in (dix-sept femmes et six hommes pour une moyenne d'âge de 81 ans) originaires des quatre communautés gwich'in sises dans les Territoires du Nord-Ouest : Aklavik, Fort McPherson, Inuvik et Tsiigehtshik. Les témoignages ont été recueillis sous la forme d'entretiens enregistrés au format audio et dans la langue choisie par les aînés. Certains, en effet, ont préféré s'exprimer en anglais et d'autres, dans l'un des deux dialectes gwich'in : le Gwichya Gwich'in et le Teetł'it Gwich'in — ce qui représente dans ce second cas une contribution inestimable à la préservation de la langue (p. XXII, 642). Les histoires et récits de vie échelonnés sur les vingt-cinq chapitres que compte l'ouvrage, classés par ordre chronologique (de la personne la plus âgée à la personne la plus jeune) se